

L'ÉDUCATION

POPULAIRE

I. — L'École, ou l'œuvre inachevée

On peut rêver d'une École qui se suffirait à elle-même et mènerait à bien sa double tâche d'instruction et d'éducation. Avez-vous lu l'attachant opuscule de Paul Desjardins : « Idée d'une École » ? Il y a là le dessein — et le dessin — d'un établissement qui s'attacherait à former les esprits autant qu'à donner des connaissances, et qui s'appliquerait à ne jamais s'éloigner de la nature et de la vie. Qu'une telle École retienne les enfants jusqu'à l'adolescence, et à elle seule elle pourrait former des hommes libres et des citoyens éclairés.

Mais est-elle possible ? Pourra-t-on jamais concevoir un lieu de formation assez riche, assez complexe pour accomplir cette tâche d'éducation intégrale ?

En France, et à l'aube de l'année 1946, nous sommes en tout cas bien loin de compte. Nos classes sont pour l'immense majorité des Conservatoires de nos vieilles traditions pédagogiques. Dans ces petites monarchies, les sujets sont condamnés à écouter en silence le « maître » qui trône sur une estrade, ou à un signal, à réciter individuellement ou collectivement le résumé ou la formule qui les sauvera de la retenue ou du piquet. Non seulement l'esprit critique ne s'y aiguise pas, mais les connaissances qui y sont acquises sont labiles et peu sûres, parce qu'elles sont détachées de la vie. Non seulement les qualités du caractère ne s'y développent pas, mais l'esprit d'initiative y est brimé, les charmantes et précieuses originalités individuelles s'y émoussent, les élans de spontanéité et de franchise sont si durement réprimés qu'ils finissent par disparaître, et l'on aboutit à l'élève type, obéissant en surface, révolté ou incrédule en profondeur, sachant admirablement ruser avec un règlement qui fait violence à sa nature.

Si l'on ajoute à cela que l'École ferme ses portes à l'enfant au moment même où son esprit et sa sensibilité s'ouvrent à tous les problèmes et à toute l'humanité, on se persuade de la cruelle insuffisance de l'Enseignement du premier degré.

II. — Les tentatives péri-scolaires

De ce demi-échec de l'École publique en France, ses créateurs ont bien pris conscience, et c'est pourquoi ils ont suscité la création autour d'elle de toute une série d'œuvres qui se sont donné pour mission de l'appuyer de quel-

ques états ou de l'enrichir de quelques annexes. Inutile de les énumérer : tous les manuels de pédagogie en offrent complaisamment la liste.

Il y eut, depuis Jean Macé, de beaux élans d'enthousiasme, de nobles tentatives pour donner vie et essor aux œuvres périscolaires, et aussi, il faut en convenir, de fructueuses réalisations. Mais depuis quelques dizaines d'années elles déclinaient peu à peu, et l'Inspecteur général Roger, qui chaque année comptait et supputait les cours d'adultes survivants, constatait mélancoliquement que ses totaux diminuaient avec une implacable régularité. La guerre et l'occupation donnèrent à la plupart d'entre eux le coup de grâce, et jusqu'à ces derniers mois il était en France des cantons entiers dans lesquels aucun n'avait survécu.

La Ligue de l'Enseignement s'était employée à combattre le mal ; elle avait eu de belles initiatives ; la création de ses U.F.O. a permis de ranimer et de grouper beaucoup de bonnes volontés qui sans cette impulsion seraient restées passives ; mais elle fut dissoute par le pseudo-gouvernement de Vichy, et son action pendant plusieurs années cessa de s'appliquer à maintenir en vie une multitude de sociétés d'une force d'expansion et d'un intérêt bien inégaux.

Pourquoi cette décadence, cette mort lente des cours d'adultes, des amicales, des patronages ? Pourquoi tant de bonne volonté, tant d'intelligence appliquée à leur insuffler la vie n'ont-elles souvent réussi qu'à prolonger quelque peu leur agonie ?

C'est que les conditions de vie ont depuis cinquante ans évolué avec une telle rapidité que les institutions qui pouvaient satisfaire nos pères ne conviennent plus à nos enfants. Les cours d'adultes où l'on redevient écolier et où l'on respire cet attristant remugle d'encre violette et de vieille poussière sont intolérables à nos jeunes gens du vingtième siècle, et les élèves ne songent le jeudi qu'à désertier les « garderies », si bien nommées, où les instituteurs « de service » se promènent de long en large en s'assurant de temps à autre, d'un coup d'œil, que leurs prisonniers n'enjambent pas les grilles de la cour.

Croyez-vous donc que seuls les adultes sentent un intense besoin de faire du neuf — c'est-à-dire du raisonnable — et que les jeunes ne participent pas, quoique plus inconscients à cet immense espoir ? Ils demandent aussi qu'on balaie toutes ces institutions périmées, et qu'on respecte l'enfance dans l'enfant.

III. — Du nouveau en matière péri-scolaire : Les Francs et Franches Camarades

On s'est d'abord attaqué à l'imposante citadelle des patronages ; citadelle qui se croyait imprenable, parce que les vieux pédagogues qui

les dirigeaient étaient bien résolus à ne permettre à aucun novateur d'entrer dans la place. Pour éviter du reste que les désertions soient très massives, ils recouraient à des moyens artificiels, par exemple en combattant à l'aide d'un goûter fort coûteux la tendance presque invincible des enfants à ne pas retourner à l'Ecole le jeudi.

Quelques hommes de cœur se sont résolus durant l'occupation à substituer à ces méthodes surannées qui méprisent l'enfance une formule qui permette à la fois le rajeunissement et la coordination des groupements de loisirs, et ils ont créé les Francs et Franches Camarades. Il s'agit d'un Mouvement laïque, puisqu'il s'adresse aux enfants des Ecoles publiques, et aussi d'un mouvement populaire, puisqu'il veut atteindre, non pas, comme le scoutisme, une minorité d'enfants soigneusement sélectionnés, mais la grande masse des fils d'ouvriers et de paysans.

Les Francs Camarades pratiquant des activités de plein air (jeux-sports, découverte du monde), des arts collectifs (chants, danses, jeux dramatiques), et des travaux manuels et ménagers.

On pourrait reprocher à ses propagandistes, dans leurs conférences, et à ses moniteurs, dans leurs stages de formation et d'information, d'omettre souvent d'indiquer à quelles sources ils puisent, et on a parfois envie de leur dire : « Rendez à César (*Freinet*) ce qui est à César (*Freinet*) ». Mais on se tait, car on sait que les pionniers de l'Education Nouvelle sont aussi de grands désintéressés, et que ce qu'ils souhaitent, c'est moins la gloire de leur nom que le triomphe de leurs idées.

Les Inspecteurs de l'Education populaire ont partout mené le bon combat pour créer des Camaraderies là où rien n'existait, et pour les introduire dans les Patronages en activité. Bientôt cependant des délégués permanents de l'Association seront installés au chef-lieu de chaque département et poursuivront l'œuvre qu'ils ont commencée.

Bon départ aux Francs et aux Franches Camarades !

IV. — Du nouveau en matière péri-scolaire : Parcs et Maisons d'Enfants

La formule des Camaraderies répond à un besoin. Mais elle peut être complétée par une autre, d'inspiration assez différente. De même que, pour les adolescents, il y aura bientôt deux sortes de Foyers : les Auberges, pour les itinérants, et les Maisons des Jeunes pour les sédentaires ; de même, pour les enfants, il ne serait pas inutile qu'au caractère un peu voyageur des Camaraderies correspondît une institu-

tion plus stable, plus statique : c'est celle des Parcs d'enfants.

Il en existe quelques-uns en France, à la Bourboule par exemple (je ne parle pas de tous nos Luxembourgs où règne une douteuse promiscuité d'enfants, de vieux, de chiens et d'amoureux). Un vaste enclos dans une promenade publique est réservé aux enfants, aux enfants seuls, car les parents mêmes n'y ont pas accès. Ils y trouvent la possibilité de se livrer à toutes les occupations qui conviennent à leur âge, à leur sexe, à leurs goûts personnels : les petits ont leur coin de sable, les garçonnets leur brouette ou leur chariot, les fillettes leur éventaire et leur matériel de cuisinière ; à tous s'offrent des balançoires, un guignol, quelques jeux d'intérieur si la pluie survient. Une ou plusieurs jardinières veillent à ce que tout le monde joue et joue gaîment.

Le jeudi, le dimanche, pendant les vacances, qu'on a de plus en plus de raisons de qualifier de « grandes » ; les enfants, à partir de trois ans, ne seront plus abandonnés à eux-mêmes ; la maman qui ne peut plus les garder près d'elle les confiera à la jardinière et les reprendra quand elle le pourra.

Il est souhaitable que dans toutes les localités un peu importantes s'ouvrent des Parcs d'enfants. La Direction des Mouvements de Jeunesse et d'Education Populaire subventionnera les créations, et les municipalités prendront l'initiative.

Il faut que nous nous pénétrions de cette grande idée que nous avons des devoirs envers les enfants, et que ces devoirs ne se satisfont pas d'une sollicitude intermittente qui se limite à ceux cents jours de classe : ils sont permanents.

Je m'en voudrais à ce propos de taire une tentative qui est sans doute une solution d'avenir.

La Libération a vu la création de véritables « Villages d'enfants ». Il y a maintenant dans la région du Rhône et des Alpes, à Mégève et à Thonon notamment, des groupes de maisons où vivent les enfants qui ont le plus besoin d'être entourés de soins ; des éducateurs qui aiment l'enfance et sont ouverts aux méthodes nouvelles joignent leurs efforts à ceux des médecins pour que des enfants délicats et retardés vivent dans la joie en sentant renaître leur vigueur et leurs forces. Souhaitons que partout en France naissent des Villages d'enfants, où tous les pauvres petits qui ont souffert ces dernières années retrouvent l'équilibre nerveux et la santé. — DEMOS.

GRAVEZ DU LINO
avec le matériel de la C. E. L.

DEMANDEZ NOS TARIFS
EDITIONS ET MATERIEL